

Savages

Le mythe de l'Ouest à la conquête de la nouvelle sauvagerie

Savages — États-Unis 2012, 2 h 10

André Caron

Numéro 280, septembre–octobre 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67401ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caron, A. (2012). Compte rendu de [Savages : le mythe de l'Ouest à la conquête de la nouvelle sauvagerie / *Savages* — États-Unis 2012, 2 h 10]. *Séquences*, (280), 46–47.



Savages

Le mythe de l'Ouest à la conquête de la nouvelle sauvagerie

Rien de tel qu'une bonne bouffée de cannabis pour regaillardir le style de ce bon vieux Oliver Stone, enlisé dans sa « nouvelle droite » avec **World Trade Center**, **W.** et **Wall Street: Money Never Sleeps**, depuis la débâcle d'**Alexander**. Il bifurque à nouveau vers **U-Turn** et **Natural Born Killers** dans cette relecture du mythe de l'Ouest en remplaçant les Indiens par les Mexicains, les nouveaux sauvages.

André Caron

Oliver Stone a toujours été fasciné par la mythologie américaine, qu'il a explorée et réorientée dans ses scénarios pour d'autres réalisateurs (*Scarface* de Brian De Palma) et dans ses propres films. Sa plus grande entreprise de mythification s'incarne dans *JFK*, car le président américain assassiné en 1963 devient le symbole d'une cassure dans l'identité nationale, la perte de l'innocence d'un peuple qui verse dans le cynisme et la corruption. Il a poursuivi son projet mythifiant des présidents américains avec *Nixon* et *W.* (sur George W. Bush) avec moins de succès, car ces hommes d'État n'ont pas la valeur mythique de John F. Kennedy, qui représente pour les Américains l'équivalent du roi Arthur pour les Britanniques. Kennedy est devenu immortel de son vivant, puis il est mort. Ainsi naissent les mythes. Ainsi s'installe le propos de *Savages*.

De tous les mythes fondateurs de la nation américaine, le plus puissant est celui de la Frontière (« Frontier »), qui sépare la Civilisation de la Sauvagerie. Dans la Conquête de l'ouest légendaire après la guerre de Sécession, la Civilisation est représentée par le nouveau peuple américain (fondé sur l'industrie et l'exploitation des ressources naturelles et humaines) et la Sauvagerie par les peuples amérindiens

dépouillés de leurs territoires ancestraux. « Un bon Indien est un Indien mort », dira le Général Custer, mais un bon Indien est aussi un Indien qui se laisse assimiler par les wasps américains. Il devient un bon sauvage. Au cinéma, cette idée de sauvagerie à conquérir prend plusieurs formes. Dans les films de science-fiction, ce sont les extraterrestres : les bestioles de *Starship Troopers* sont de mauvais sauvages, mais *E.T.* est un bon sauvage. Dans les films sur la guerre du Vietnam, les Nord-Vietnamiens deviennent les méchants sauvages (de façon très explicite dans *Apocalypse Now*) face aux bons Sud-Vietnamiens défendus par la civilisation américaine héliportée (l'équivalent technologique de la cavalerie). Mais Oliver Stone, Brian De Palma et Stanley Kubrick démontrent dans des œuvres plus critiques (respectivement *Platoon*, *Casualties of War* et *Full Metal Jacket*) que la Sauvagerie peut aussi contaminer la Civilisation en poussant les soldats vers un comportement violemment bestial, indigne d'un être humain. L'influence du bon sauvage peut alors pacifier les attitudes.

Le bon sauvage s'incarne dans le shaman chez Oliver Stone. Dans *The Doors*, le shaman représente la force créatrice de Jim Morrison, alors que Dionysos (ou Bacchus) l'entraîne à sa

Photo : Une guerre ouverte entre les cow-boys (Ben et Chon)...

perle. Dans *Natural Born Killers*, le shaman porte un jugement défavorable sur les actes répréhensibles des deux tueurs. Dans *Savages*, le shaman s'efface derrière le personnage de Ben, qui devient l'équivalent du sorcier avec sa médecine apaisante et thérapeutique. Malgré son rôle de trafiquant de drogue, Ben représente le bon sauvage, un botaniste (comme les shamans) qui raffine un produit étranger (une variété de chanvre importée d'Afghanistan comme butin de guerre par son ami Chon) pour en décupler les effets enivrants. Il offre ainsi aux malades et aux bons Américains bien nantis la meilleure marijuana au monde. Pour bien illustrer ce lien thématique, Stone emploie à nouveau des procédés associés à *The Doors*, à *Natural Born Killers* et à *U-Turn* : images fantomatiques du désert, la lune qui passe en accéléré dans le ciel, effets de décalage chromatique et gros plans sur des animaux et des végétaux. La vie de Ben est idyllique et paradisiaque. C'est la vie d'un nouveau riche, un intellectuel pacifique de la côte Ouest dont les projets de fortune personnelle (l'*American Dream*) sont contrecarrés par l'invasion de la frontière américaine par les mauvais sauvages venus du sud : les Mexicains du cartel de la drogue.

force nécessaire au pays des armes à feu (!), tandis que l'homme de main du cartel, Lado, est une bête féroce qui torture et décapite sans hésiter ses adversaires. Le cartel veut envahir le territoire américain et subvertir une entreprise nationale. Quel sacrilège : seuls les Américains ont le droit de faire ça à l'étranger ! Nous voici donc dans une guerre ouverte entre les cowboys (Ben et Chon) et les Indiens (Elena et Lado du cartel mexicain) dont l'issue sera déterminée par l'intervention de la cavalerie hélicoptérée, incarnée ici par la Drug Enforcement Agency (D.E.A.) sous la direction du corrompu Dennis. C'est avec ce finale que Stone s'amuse le plus avec les conventions du genre, détournant la fin tragique de *The Wild Bunch* dans une séquence désertique qui n'est pas sans rappeler une scène similaire de *Lethal Weapon*.

Mais Oliver Stone a peut-être trop consommé de haschisch en réalisant ce film hautement stylisé, car une fois la fumée retombée, le propos s'étirole et les effets se dissipent, même si le buzz a duré plus de deux heures. Rien de bien neuf ne point à l'horizon dans cette intrigue plutôt standard. La narration en voix-off de Blake Lively est particulièrement irritante, même si certaines de ses observations se révèlent amusantes. En fait, O (ou Ophelia), le personnage interprété par Blake Lively, ne satisfait aucunement. Son ménage à trois avec Ben et Chon devient lassant et manque de force sur le plan psychologique. Il est certain que Stone prolonge leurs ébats et leurs échanges pour que nous puissions nous identifier à O lorsqu'elle se fait kidnapper par le cartel, mais elle manque trop de consistance et de personnalité pour que nous soyons vraiment impliqués émotionnellement dans son drame. Aaron Johnson écope du même problème dans le rôle de Ben, tandis que le charisme, la présence physique et la voix grave de Taylor Kitsch le maintiennent en position de force. John Travolta et Salma Hayek cabotent à souhait, mais Benicio Del Toro leur vole la vedette dès qu'il apparaît à l'écran. Chaque geste, chaque regard, chaque froncement de sourcils, chaque parole empestent la malice et signalent la détermination du tueur professionnel. Il personnifie avec un plaisir délectable le plus sauvage des sauvages. Pas besoin de prendre de drogue pour ressentir les effets de la performance de Benicio Del Toro. ☹



...et l'Indien (Lado, du cartel Mexicain)

...Oliver Stone a peut-être trop consommé de haschisch en réalisant ce film hautement stylisé, car une fois la fumée retombée, le propos s'étirole et les effets se dissipent, même si le buzz a duré plus de deux heures.

Ce sont eux les véritables sauvages du titre. Car si Chon est un vétéran des forces spéciales de l'armée, il utilise ses connaissances et son expertise technologique pour protéger son entreprise sur le territoire américain. Il n'utilise que la

■ SAUVAGES | États-Unis 2012 — Durée : 2 h 10 — Réal. : Oliver Stone — Scén. : Shane Salerno, Don Winslow, Oliver Stone, d'après le roman de Winslow — Images : Dan Mindel — Mont. : Joe Hutshing, Stuart Levy, Alex Marquez — Mus. : Adam Peters — Son : Tod Maitland, Wylie Stateman, Renee Tondelli — Dir. art. : Tomas Woth, Lisa Vasconcellos — Cost. : Cindy Evans — Int. : Taylor Kitsch (Chon), Blake Lively (O ou Ophelia), Aaron Johnson (Ben), Benicio Del Toro (Lado), Salma Hayek (Elena), John Travolta (Dennis), Emile Hirsch (Spin), Demian Bichir (Alex), Sandra Echeverria (Magda) — Prod. : Moritz Borman, Eric Kopeloff — Dist. : Universal.